

## Avant-propos

Louvain ne veut plus s'appeler que Leuven. En 1966 la déclaration des évêques de maintenir l'unité de l'Université catholique de Louvain dans la ville brabançonne a provoqué chez les Flamands une violente réaction de rejet. À leurs yeux, la terre flamande ne pouvait plus souffrir un enseignement prodigué en français. Une vague expulsive sans précédent s'exprima dans les rues au cri de *Walen buiten*. Sous la pression de ce mouvement, l'évêque de Bruges donna un coup de couteau dans la déclaration commune. Cette rupture déclencha une situation proche de l'état de siège et la chute du gouvernement.

En septembre 1968, le pouvoir organisateur prend acte du divorce : l'Université catholique de Louvain, séparée de la Katholieke Universiteit van Leuven, sera transférée en terre romane pour y fonder Louvain-la-Neuve.

Les étudiants francophones vivent alors leurs dernières années à Louvain. Ce sont des années folles. Les échos du *Walen buiten* se font encore entendre. Ils se mêlent à l'air du temps qui est celui de la contestation. On commente Marx et Marcuse, on calembourdisse Lacan, on tient que la psychanalyse est une aventure de l'esprit. Les jeunes gens parlent de leurs parents comme de croulants qui sont éloignés d'eux par des années-lumière. Ils ne pensent pas à trouver un emploi dans le monde mais à le changer.

Le contexte international est celui de la guerre froide. Les Soviétiques viennent de réprimer le Printemps de Prague, les Américains bombardent le Vietnam, les juntes militaires sévissent en Amérique latine et particulièrement

au Brésil, tandis que la pauvreté de l'Afrique du Nord pousse certains à venir travailler en Europe.

S'ensuit la question de l'étranger, déjà posée par Érasme en 1521. Tatiana est une russe blanche, Pavel est tchèque, Jacira brésilienne, Mohammed et Ali marocains, Miranda est de Goa. Ils sont tous à Louvain avec les Wallons qui, eux aussi, deviennent étrangers, dans leur propre pays. Ce sont les joyeux occupants d'une maison communautaire dont le propriétaire est un coiffeur, à la Wandelingstraat. Ils vivent la révolution des mœurs, la liberté contestataire, la spontanéité de l'échange et dénoncent l'inadéquation de l'université au monde. Pour eux, l'aventure est au coin de la rue. Ils jettent, pour la circonvenir, le plaisir et le rêve sur la réalité. Ils font un roman de leur vie au fil d'une plume allègre. Ils vivent les derniers jours francophones de Louvain, avant de tirer leur révérence aux figures gothiques de l'Hôtel de Ville, qui assistent à leurs frasques depuis plus de cinq siècles.

*There's nothing you can do that can't be done.  
Nothing you can sing that can't be sung...  
All you need is love, love,  
Love is all you need.*

John Lenon

## 1

### **Wandelingstraat : “Coiffure Vanhove, hommes, femmes, enfants”**

– Les jeunes gens ne savent plus se coiffer. Des cheveux longs ! des tignasses ! Ah ! Tati, que vais-je devenir ? Je n'ai plus qu'une clientèle de vieux habitués. Ils ne veulent plus entendre le bruit des ciseaux, les étudiants, et la tondeuse... rien que l'idée de la tondeuse sur la nuque ça leur donne des boutons. On dirait qu'ils ont décidé de conduire les coiffeurs à la faillite. Que je ferme boutique, c'est ça qu'ils veulent ? Se lavent-ils ? Je n'en sais rien. Les Beatles... tu sais, ces Anglais... on les entend tous les jours à la radio, c'est ça leur modèle : des cancrelats... Avoir les cheveux longs, faire l'amour, écouter une musique de sauvages en fumant de l'herbe... Les gamins brandissent leurs tignasses en se prenant pour des révolutionnaires. Cheveux longs... minijupes... Moi, je te le dis, Tati, un jour il faudra mettre de l'ordre dans tout ça. Ils reviendront ici, les étudiants, au moment des examens, ils réclameront la coupe Vanhove et le shampoing. Le salon du coiffeur c'est le baromètre de l'ordre social.

Tatiana sourit d'un vif sourire de lèvres peintes. Elle regarde son mari frictionner le crâne mi-dégarni, mi-grisonnant, du professeur Muret. Un vieux client. Tous les premiers vendredis du mois, avant de prendre ses fonctions de bibliothécaire en chef, place Mgr Ladeuze, à l'Université catholique de Louvain, le professeur vient confier le soin de ses cheveux à celui qu'il appelle gentiment "Léo".

Une odeur d'eau de Cologne se répand dans le salon de coiffure. Le professeur Muret approuve d'un même mouvement le bien-être qui pénètre son cuir chevelu sous la palpation du coiffeur et les propos que tient ce dernier sur la jeunesse qui va à vau-l'eau. Léopold Vanhove passe sur la nuque et les épaules de son client, avec de légers mouvements vifs, une brosse soyeuse qui répand sur le sol de petites mèches de cheveux gris. Il sourit et fait voir au professeur, par le jeu d'une glace à main et du grand miroir, la netteté de sa coupe, bien rase sur la nuque ainsi qu'autour des oreilles. Le professeur opine en tournant la tête de gauche et de droite.

- Et la moustache, professeur ?
- Comme d'habitude. Je n'aime pas qu'elle retombe, comme ça, des deux côtés de la bouche, on dirait un vieux Gaulois.

Le barbier prépare son rasoir sur un guéridon couvert de flacons odorants, de baumes, de produits colorants, de laques et de lotions d'après-barbe.

- Toi, intervient Tatiana, qui balaie les touffes de cheveux tombées sur le carrelage, tu as toujours été un partisan de l'ordre. Quand tu vois quelqu'un qui a, comme tu dis, un cheveu qui dépasse, les cisailles te démangent. Il faut que tu interviennes ! Le figaro Vanhove, c'est le

Monsieur Le Nôtre de la coiffure, il taille, il n'admire pas la nature, il impose sa géométrie. Mais regarde les jeunes gens, comme ils sont beaux aujourd'hui, les cheveux au vent ! C'est parce qu'ils aiment la liberté. Ils n'ont plus peur de faire l'amour. Léopold, ajoute-t-elle en se tournant vers le professeur Muret, voudrait que les jeunes soient tranquilles, bien propres sur eux comme le jour de leur première communion. Nous n'en sommes plus là. Le monde change. Les femmes... de plus en plus nombreuses à l'université... elles vont faire basculer la vieille domination des mâles. Ah si j'avais vingt ans, moi aussi je serais dans la rue !

– Oui, réplique Léopold d'un air sardonique, je te vois au sommet d'une barricade, comme cette femme dépoitraillée qui porte un drapeau dans je ne sais plus quelle peinture...

– Cette femme dépoitraillée, comme tu dis, c'est *La Liberté guidant le Peuple*... Eugène Delacroix. Une peinture qui sent la poudre, la révolte, l'espoir !

Le professeur Muret connaît le ménage Vanhove de longue date. Il se contente de dire qu'il y a des bornes. Au mois de juin, il a refusé d'interroger un étudiant qui s'est présenté à l'examen d'histoire en chemise, les manches courtes et le col ouvert.

– Je lui ai dit qu'il devrait aller s'habiller. Nous ne sommes pas à la plage, ni à la campagne. Il faut un minimum de correction. Un jour, ce jeune homme cherchera du travail, enfin s'il en cherche, parce que je ne vois personne qui se presse pour prendre le collier... eh bien ! je vous le demande un peu, va-t-il se présenter à son futur employeur avec ce qu'ils appellent des "bloudgines" ?

Enfin ! l'histoire nous apprend la loi de l'alternance : toute période de laxisme est suivie d'une période de rigueur, l'excès appelle bientôt la frugalité et l'ordre succède au débordement. Un jour les hurluberlus se feront raser. Patience, Léo, c'est une mauvaise passe qui ne peut durer. Les gauchistes d'aujourd'hui, mal fagotés, engendreront des enfants... enfin, Léo, vous voyez ça... des gosses qui ne mettent pas n'importe quoi, qui réclameront des habits de marque à leurs parents.

Ces propos ne sont pas du goût de Tatiana. Elle pense au jeune homme qui est venu la voir hier. Vingt-cinq ans. Mal rasé, jean délavé. Quand il a entendu l'accent un peu rocailleux de Tatiana, il s'est mis à parler russe : "Une chambre... je cherche une chambre. Je m'appelle Pavel Palach". Elle a fait asseoir le jeune homme dans la cuisine, à l'arrière du salon de coiffure. En buvant un café elle a écouté son récit : "C'était à Prague. Ils sont entrés au cœur de la ville avec des blindés, les Soviétiques, sans même savoir où ils étaient. On leur avait parlé d'insurrection. Ils pensaient affronter une armée... et c'étaient des filles qui leur lançaient des fleurs. Les plaques indiquant le nom des rues étaient décrochées des murs. Les chars d'assaut prenaient la gauche quand il fallait aller à droite. Un tank s'arrête. De la tourelle sort la tête d'un gosse. Il demande le chemin de la place Wenceslas. Une fille lui crie : "Ivan, Ivan, qu'est-ce que tu vas raconter à ta mère quand tu rentreras en Russie !" Le socialisme... son visage humain... écrasé sous les chenilles des chars. À la fin, tristesse ! Le Printemps de Prague d'Alexandre Dubcek... plus aucune fleur... normalisé... Des tas de types ont perdu leur boulot... Les intellectuels, qu'est-ce qu'on en a fait ? Des garçons de café, des chauffeurs

livreurs, des vendeurs de tabac, des éboueurs... C'est l'époque des "sans" : historiens sans archives, biologistes sans laboratoires, ingénieurs sans usines, cinéastes sans pellicules, journaux sans papier, professeurs empêchés d'enseigner... Les écrivains, on traquait leurs livres jusque dans les bibliothèques privées. Je me suis caché dans un train pour arriver à Vienne... je me retrouve à Louvain... l'université ! J'ai toujours rêvé de faire des études... chez nous... impossible ! Dans les librairies, plus rien. Si, les classiques du matérialisme dialectique... on les donnerait à qui n'en veut pas !... J'ai fait la connaissance de Michel Lespine à la faculté. Il habite chez vous. C'est lui qui m'a conseillé de venir vous voir... une chambre, qu'il m'a dit, vous auriez peut-être une chambre pour moi."

La propriétaire avait les yeux mouillés de larmes. L'histoire de ce jeune homme lui rappelait celle de ses parents, chassés par les bolcheviks. Eux aussi, ils avaient tout quitté cinquante ans plus tôt, le manoir, les chevaux, les attelages et la belle résidence de Saint-Pétersbourg. Était-ce par hasard qu'ils étaient arrivés, comme ce jeune Tchèque, dans un pays pluvieux où l'exil avait une odeur de peau de chagrin ? Son père avait fait le taxi à Bruxelles ; ses oncles et ses cousins s'étaient installés à Paris ; sa mère, Sonietchka, avait vite retrouvé, au fond du tiroir, comme elle disait, le français de sa petite enfance quand Louise, une gouvernante bretonne, lui apprenait à lire l'alphabet latin. Tatiana avait grandi dans un courage mêlé de nostalgie. Son père avait voulu tourner la page, mais sa maman lui avait transmis la cuisine du pays et la langue de Tolstoï.

Pavel s'était surpris à parler russe à Louvain, avec une femme élégante. Le russe, pour lui, c'était le souvenir de la répression, la langue des soudards, des kolkhozes, et

maintenant il l'avait entendue chuintier dans la bouche d'une femme qui loue des chambres d'étudiant à la Wandelingstraat, dans un immeuble dont le rez-de-chaussée est occupé par un salon de coiffure à l'enseigne de Vanhove. Tatiana lui a proposé un logement à l'entresol, et le jeune homme y a déposé son sac. Il avait hâte de retrouver son copain Michel Lespine, qu'il appelait Michou, comme tout le monde, pour le remercier de son bon conseil.

En écoutant le professeur Muret, la femme du coiffeur voulait intervenir. Lui demander de quel ordre il voulait parler, et de quelle rigueur ? Mais elle n'a rien dit. Le professeur est un client fidèle depuis de nombreuses années, à quoi bon le contrarier ? Et peut-on raisonnablement débattre d'un tel sujet avec un homme qui enseigne l'histoire à l'Université catholique de Louvain ?

Monsieur Joseph Muret, satisfait du travail de son coiffeur, se lisse la moustache avant de régler l'addition. Il ouvre son portefeuille et ajoute, en souriant à Tatiana, comme s'il devinait sa regimbe intérieure : "Chateaubriand disait que le public fatigué d'anarchie reprenait volontiers le joug des règles..." Il a haussé les épaules pour ajuster son paletot, a noué son écharpe et d'un geste de la main a salué la compagnie. Le petit carillon de la porte a tinté derrière les pas du bibliothécaire en chef de l'université.

Tatiana regarde son coiffeur de mari : il range ses potiquets d'un air découragé. Autrefois les clients devaient prendre patience, ils s'asseyaient autour d'un guéridon en feuilletant des magazines. Maintenant, plus personne. C'est le coiffeur qui attend et les revues de mode sont démodées depuis deux ans.

– Ne t'en fais pas mon Léo, dit-elle en appliquant un baiser rouge comme un extincteur d'incendie sur le crâne chauve de son mari. Si les affaires ne vont pas bien, je loue les chambres inoccupées de la maison. Hier, j'ai même loué l'entresol. Il n'y en a plus qu'une de libre, au premier étage, au-dessus du salon.

– Qui est au premier étage ?

– Robert Deltaille, un bon garçon. Il fait la médecine. Celui-là, toujours fourré dans ses études ! La chambre libre, c'est à côté de la sienne, sur le même palier.

– Et au second, ce fameux Lespine ? Un agitateur, un fou ! Comment peux-tu garder un personnage pareil ? Quand il rentre ici, il a des rouleaux sous le bras. Pas du papier peint pour retapisser sa chambre. Non, des affiches. L'annonce de la prochaine manif, comme ils disent. Il va, il vient, et jamais seul... des copains, des copines, tous du même acabit !

– Mais tu te fais du souci pour rien, mon chéri, il faut que jeunesse se passe. Regarde, à côté de Lespine, il y a un beau couple.

– Un couple marié ?

– Comme tu y vas ! Nous ne sommes plus à l'époque où l'on réclamait un contrat de mariage pour louer un appartement ! Mais rassure-toi, Yves Dérain et Barbara sont mariés, et de bonne famille !

– Ils travaillent alors ?

– Pourquoi ? Tu demandes ça... parce qu'ils sont mariés ?

– Quand on est marié, on ne vit plus sous le toit des parents, on prend son indépendance. On a un emploi.

– Mais Dérain travaille, tu le sais bien. Il est employé du professeur Muret à la bibliothèque, et sa femme est infirmière à la clinique Saint-Pierre.

– Alors c'est tout ? Et les loyers alors, ça va ?

– Il y a encore les combles.

– Ah ça ! Tu as pensé à loger des gens dans les combles ! Tu rentabilises la bicoque, nom d'une paire de ciseaux !

– Ne te moque pas, Léo, c'est Vincent Estève.

– Un autre fou celui-là, il lance les assiettes par la fenêtre !

– Il veut devenir inventeur. Un jour tu verras, il aura un brevet, il deviendra riche. Je lui fais confiance. Il rénove la mansarde. Son travail vaut bien la location d'une année...

– Oui, je sais, dit Léopold en faisant la moue, c'est ton chouchou...

Il baisse la tête devant la glace, se tord le cou et, prenant un miroir de main, découvre au sommet de son crâne la trace rutilante du baiser de sa femme :

– Toi, on ne dirait pas que tu es une russe blanche... cette manière de me planter un drapeau rouge au sommet du crâne !

Tandis que Tatiana verse des graines dans la petite mangeoire de Coco, le perroquet jaune et vert du salon de coiffure, elle précise à son mari que le nouveau locataire lui a fait bonne impression, un Tchèque qui a quitté son pays dans des circonstances aventureuses :

– Il vient de s'inscrire à l'université. Les langues, c'est ça qui l'intéresse. Tu sais, il m'a parlé russe ! Mais pas encore de bourse. Il cherche à faire des traductions.

– Encore un gaillard sans le sou ! réplique Léopold sur un ton désabusé. Son pays est envahi par les Russes...

– Les Soviétiques !

“Nom d'une paire de ciseaux, paire de ciseaux”, s'exclame Coco, en tournant le bec du côté de la fenêtre, comme s'il voulait attirer le dernier passant avant la fermeture de la boutique.

– Voilà un type qui passe de l'autre côté du rideau de fer et qui trouve tout naturel de prendre une chambre... une chambre chez qui ? Chez une Pétersbourgeoise qui a perdu son Péter ! Ça s'appelle de la compensation. Ce qu'on te prend d'un côté, tu le piques de l'autre. Ton Printemps de Prague paiera sans doute son loyer en hiver...

– Léo, tu ne fais confiance à personne. Quand mes parents sont arrivés de Pétrograd, ils étaient aussi perdus que ce jeune homme. Tu sais bien qu'on ne quitte pas son pays de gaieté de cœur. Il faut lui laisser le temps de trouver ses marques.

– Oui, c'est ça, ah ! ah ! ah ! trouver ses marques... ses Deutsche Mark ! Enfin, tu fais ce que tu veux. C'est toi la logeuse et moi le coiffeur. Chacun son bisnesse, dit Léo, en passant au sommet de sa calvitie un tampon imbibé d'eau de Cologne qui dilue en traînées rougeâtres l'empreinte grasse des lèvres de Tatiana.